



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

22 | 2001

Autour de Décembre 1851

Bibliographie critique : Littérature de Coup d'État

Réédition de l'article paru dans *1848 - Revue des révolutions contemporaines*, n° 189, décembre 1951, pp. 153-158

Rémi Gossez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/262>

DOI : 10.4000/rh19.262

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2001

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Rémi Gossez, « Bibliographie critique : Littérature de Coup d'État », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 22 | 2001, mis en ligne le 04 septembre 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/262> ; DOI : 10.4000/rh19.262

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Tous droits réservés

Bibliographie critique : Littérature de Coup d'État

Réédition de l'article paru dans 1848 - *Revue des révolutions contemporaines*, n° 189, décembre 1951, pp. 153-158

Rémi Gossez

La littérature historique, relative au coup d'État de 1851, particulièrement celle parue dans la dernière période, de 1918 à 1951, offre à la critique un exemple instructif des déboires inévitables à certaine conception de l'histoire.

Déjà les publications anciennes traitant de l'événement, tantôt attribuaient à l'individu, dont elles dénonçaient le coup de force, une puissance d'initiative inégalée dans l'histoire, tantôt y découvraient l'effet d'un processus historique, mais, en faisant de Louis-Napoléon Bonaparte l'homme du destin, elles tournaient à l'apologie.

Aussi offraient-elles toutes ce trait commun de faire de la personne de L._N. Bonaparte leur centre d'intérêt ; ce que rend sensible le cadre de préférence choisi : celui de l'aventure de ce prince, de sa naissance à Sedan. Si le Coup d'État en apparaît bien comme l'instant essentiel, il n'est au fond objet d'étude qu'en fonction de son intérêt biographique.

Cette erreur d'optique qui fait subordonner les circonstances historiques à la politique d'un prince, un jour habile à en jouer, n'orientait guère scientifiquement les publications qui se sont emparées du sujet.

Celles-ci, l'actualité aidant, se sont plus ou moins appliquées à magnifier le coup de force. Est-ce là le signe que les angles apparemment différents sous lesquels il est envisagé, sont en fait complémentaires ?

Dès le lendemain de la Première guerre mondiale, on retrouve chez un Joseph Reinach (*Napoléon III et la paix*, Paris 1921, in_8°), la pensée d'attribuer l'affaiblissement des positions diplomatiques de la France, à l'action propre de L._N. Bonaparte, thèse que peut appuyer par exemple les souvenirs du Baron Beyens (*Le Second Empire vu par un diplomate Belge*, Lille/Bruges, s.d., 2 tomes in_8°) quand il témoigne de l'inquiétude persistante laissée par le Coup d'État dans l'opinion belge. Pour ramener un peu à ses

dimensions réelles le personnage historique de L._N. Bonaparte il faut lire des ouvrages relatifs à d'autres personnalités, comme les notes et souvenirs de Mme Jules Baroche (*Second Empire*, Paris, in_4°), ou le *Baroche* de Jean Maurain, et surtout le récent *Rouher* de M. Robert Schnerb.

D'une valeur documentaire certaine, la correspondance inédite du Prince L._N. Bonaparte, de MM. de Morny, Flahault et autres, risque au contraire de concentrer toute l'attention sur la conspiration en elle-même, comme y incite d'ailleurs le titre choisi par son éditeur. Lord Kerry, arrière petit-fils de Charles de Flahault : *The Secret of the Coup d'Etat*. L'ouvrage parut à Londres en 1924 et fut traduit en 1928 en français. Sans doute les papiers Flahault représentent-ils une source d'informations nouvelles sur certains points : filiation de Napoléon III, plan orléaniste pour un Coup d'État en 1851, complicité de Flahault, emploi du temps de Napoléon dans la nuit du Coup d'État, pertes humaines causées par l'opération, raison de la démission de Palmerston, attitude de la reine Victoria. Toutefois, il est impossible de ne pas faire certaines réserves, justifiées par les origines familiales de Lord Kerry qui a pu fort bien limiter, sinon épurer sa publication. Par exemple, on ne saurait chercher la moindre justification au Coup d'État bonapartiste dans des plans orléanistes, qui peuvent n'avoir été qu'une tentative pour prévenir les bonapartistes, sinon même les républicains, et sont en tout cas la marque que l'heure était à l'épreuve de force.

À la plume d'un autre Anglais, historien valable celui-là, F._A. Simpson, est dû *Louis Napoléon et la restauration de la France* (Londres 1923, in_8°). De tous les récits favorables à L._N. Bonaparte, celui-ci est le mieux étudié et documenté, le plus heureusement enlevé. L'auteur tire le meilleur parti des observations communiquées par un voyageur anglais, Walter Baguehot, à son père sur la Bataille à Paris et la construction des barricades en particulier. L'attitude des ouvriers est expliquée avec beaucoup de soin, une lettre de Jérôme à Louis Napoléon permettant de penser qu'elle dépendit particulièrement du secret du vote décidé un peu tardivement par Louis Napoléon. Aucun effort de même genre n'a correspondu en France à celui de Simpson et l'orientation un instant heureuse vers la collecte de la documentation n'aboutit pas ; elle cède le pas à une littérature facile dont *Le coup d'État du 2 décembre* par René Arnaud, paru en 1926, est typique. C'est pire qu'anecdotique. Qu'on en juge : " Le coup de force déclenché contre les monarchistes " selon M. Arnaud inspiré de Jacques Banville, " réussit grâce à l'imprévu ", " la fusillade des boulevards aboutissement fatale d'une lente suggestion... " Quant aux criminels du 3 décembre ce sont, comme pour M. Pierre de la Gorce, les républicains de Clamecy que René Arnaud ridiculise en même temps que la résistance en province dans son ensemble. Pour le reste : " Morny a tout fait ". Quant à Quentin-Bauchard le président de la Commission d'Enquête de Juin 1848 " il révisé les décisions des Commissions Mixtes avec la conscience d'un haut fonctionnaire et l'indépendance d'un grand commis " ; enfin, comme il faut finir l'ouvrage : " Sedan suffit à condamner le 2 décembre ".

Le Napoléon III inconnu de Ferdinand Bac (Paris, 1932, in_8°) est de meilleure qualité, mais cette qualité est toute littéraire. C'est par exemple un bien que pèse sur cet ouvrage le jugement de Bismarck : " il n'est pas inquiétant mais seulement incertain ", car il guide la perspicacité réelle de l'auteur. Mais d'une bonne étude de caractère on ne fait pas l'histoire.

On ne trouve ni l'une ni l'autre dans le *Napoléon III* de Paul Guériot (Paris, 1933, in_8°). Sous la couverture de la Bibliothèque Historique Payot, ce récit, souvent plat, n'est pas toujours exact, par exemple quand il fait crier : " nous l'aurons, Poléon " aux insurgés de

Juin. Néanmoins une chose est comprise : l'importance historique de la décision prise par Morny et Saint Arnaud de ramener les troupes dans leurs quartiers le 3 décembre : " la crainte de la fraternisation fit transformer une opération politique en épisode de guerre civile ". À moins d'accuser ces deux personnages d'avoir voulu le développement d'une insurrection pour faire régner la terreur en la réprimant. M. Paul Guériot, tout en recommandant l'exactitude du récit d'Eugène Tenot dont il s'inspire, néglige dans l'explication du Coup d'État ce fait essentiel : la restitution du Suffrage Universel. Et cela en dépit de son dessein de justifier le pouvoir personnel. Par contre, une longue digression sur le décret de confiscation des biens d'Orléans termine le chapitre relatif au Coup d'État. Et naturellement l'ouvrage s'achève sur la lettre de Louis Pasteur.

En 1934 paraît un livre au titre déjà bien significatif : *Napoléon III, la conquête du pouvoir* d'Octave Aubry (Paris, in_16°). Un style alerte et heureux ne rachète pas nombre d'escamotages, tel celui qui fait se dérouler le Coup d'État dans un bureau de l'Élysée et glisse sur le retrait des troupes, la fusillade de boulevard, la répression en province. Mais n'est-ce pas là l'œuvre de Morny et non celle du héros du livre ?

Le fait est qu'à la facilité des années vingt, si sensible en littérature même historique, a succédé la crise : la vente que cherche si visiblement un Ferdinand Bac, Octave Aubry la trouve à la faveur d'une analogie historique avec une autre conquête du pouvoir : celle de Hitler. Ni plus, ni moins.

On hésite ici à continuer en raison du niveau auquel tombe à cette date la production dite historique. Elle demeure instructive mais autrement que ses auteurs l'ont entendue : le livre de W. Serieyx, *L'appel au sauveur. L'ascension de Louis Bonaparte, 1832_1848* (Paris, 1935, in_8°) est effectivement comme le dit sa bande publicitaire : " de brûlante actualité : contre un parlement qui le brime, le peuple appelle un sauveur ". Et le prince Murat, préfacier, annonce que les temps sont proches où nous verrons apparaître " l'homme jeune, l'homme fort ". Ce récit où l'on " voit le pays se mettre à la recherche de l'autorité et en très peu de temps la rétablir ", s'arrête au 10 décembre 1848. Peut-être cela valait-il mieux.

Outre-Manche où les historiens ont décidément un faible pour Louis Napoléon, il fallut également qu'un Robert Sencourt fit de *Napoléon III, un précurseur* (Paris, 1935, in_8°). Au moins a-t-il dans cette apologie de " l'empereur de l'Europe ", mis en œuvre toute une documentation inédite, tirée du Record Office, du Quai d'Orsay, des Archives de France, des Archives Nationales de Vienne, de la correspondance privée du premier Comte Cowley, de la comtesse de Derby, des Archives privées du Duc d'Albe et du Duc de Morny et des renseignements fournis par de nombreuses personnalités. Visiblement, Robert Sencourt est jaloux des lauriers de l'Américain Philipp Guedalla. De ce dernier, l'ouvrage brillant intitulé *The Second Empire* " si éblouissant par les dons qui ont valu à son auteur d'être l'un des hôtes les plus recherchés des grands dîners de Londres et de Buenos-Aires... " ne s'ingéniait pas au gré de M. Sencourt à résoudre l'énigme de la politique de l'Empereur. Robert Sencourt a cru devoir jouer les Œdipes sans attendre les résultats des patientes recherches du maître dont il se réclame : F. A. Simpson.

On eut préféré attendre. Fut-ce aussi longtemps qu'on attendit le texte intégral des *Lettres de Napoléon III à Madame Cornu*, heureusement publiées et commentées par M. Marcel Emerit (Paris, 1937, 2 tomes, in_16°). Grâce autant à l'introduction qu'aux lettres elles-mêmes, la réalité historique émerge, par cette publication, du fatras apologétique dont on recouvre un personnage décidément à la mode aujourd'hui : Octave Aubry, récidive en 1938, un *Second Empire* sans apporter sur le Coup d'État aucune vue neuve. Odette Merlat-Guitard, dans son *Louis Napoléon Bonaparte, de l'exil à l'Élysée* (Paris 1939, in_12°), en

étudiant le coup d'État comme un élément d'ordre biographique, va jusqu'à négliger les faits s'y rapportant. Quant à Max Aghion, il s'intéresse au *Fils de la reine Hortense* (Paris/Bruxelles, 1939, in_16°), pour " les analogies profondes qu'il relève entre la méthode et les doctrines de Louis Napoléon et celles du Chancelier Hitler ".

Il suffit.

On ne s'intéressera, non plus, au *Socialistische Kaiser*, publié en juin 1938 par le nazi Karl Heinz Bremer, que pour le cas qu'en fit M. Georges Duveau dès 1939.

Il faut croire que les violons furent mal accordés puisque sous l'occupation, en 1942, M. Beau de Lomenie (*Les dynasties bourgeoises et la Fête impériale*, Paris, in_16°) s'applique à présenter le Coup d'État comme ayant ouvert devant " l'équipe des grands juifs " de nouvelles et brillantes perspectives.

Dans les pays de langue anglaise, l'interprétation de Karl Heinz Bremer a germé sur un terrain déjà bien préparé par Simpson et Sencourt.

Dans une collection dont le titre est déjà tout un programme : *Makers Of Modern Europe*, l'Américain d'origine française Albert Guérard a publié en 1943 un *Napoléon III*. Le trait de caractère essentiel qu'il découvre à son héros " chez lui le rêveur était associé au policier " incite semble-t-il le préfacier et éditeur de la collection, Donald Mac Kay, à considérer Napoléon III comme un prophète. Il est vrai, comme Donald Mac Kay le reconnaît, qu'il ne s'agit d'une biographie " formelle et conventionnelle " (ainsi est qualifiée l'honnêteté scientifique) mais d'une interprétation.

Pour se rendre acceptable, la dite interprétation a su se montrer intelligente ; la description du milieu parisien à la veille de la révolution, l'explication du succès de Napoléon III sont toutes de perspicacité dans leur netteté. Trop expéditivement, M. A. Guérard tranche de certaines questions ; ainsi : " manifestement les 5 400 000 électeurs de Louis Napoléon ne pensaient pas élire le président d'une république parlementaire " et la justification du coup d'État suit immédiatement " et le coup d'État de 1851 n'était qu'une conséquence différée de leur choix ". Les 5 400 000 électeurs auraient-ils pensé élire un empereur ? De telles affirmations mènent à des falsifications : il n'y avait pas trace de terreur blanche d'après Guérard, dans la vie politique au moment du 10 décembre. Il suffirait d'interroger les dossiers des commissions militaires de juin pour en décider.

Affirmations d'autant plus séduisantes qu'elles épaulent une pénétrante analyse du contenu de la notion de démocratie. Guérard montre que les masses populaires attendent essentiellement l'abolition du privilège, d'une démocratie directe dont le régime présidentiel leur paraîtrait la plus grande approximation. Le régime présidentiel établirait un contact direct entre elles et le souverain en éliminant les pouvoirs intermédiaires où se retranchent les intérêts privés. Aussi, d'après Guérard, la popularité alla-t-elle, non à l'homme, mais au principe que Louis-Napoléon représentait.

Même pénétration chez Guérard pour montrer comment le coup d'État avait été complètement gâché : au lieu d'être un coup d'audace démocratique pour sortir de l'impasse constitutionnelle, il apparut comme la victoire de la soldatesque, l'erreur de Morny et de Magnan ayant été de ne pas saisir que leur position était infiniment plus forte que celle de Cavaignac en Juin et d'avoir repris sa tactique.

Marc Bloch a dit que nous ne comprenons jamais assez la sympathie pour le sujet croissant avec sa compréhension. Albert Guérard comprend trop en quelque sorte, et nous avec lui ; au point de ne pas nous étonner de sa conclusion, à savoir que la constitution de 1852 pourrait être pour la France un meilleur point de départ que la

Constitution de 1875, surtout si la France avait la bonne fortune de trouver sous un tel régime un chef doué de la douceur immense, du remarquable courage intellectuel, de la profonde générosité de Napoléon III !...

Quoiqu'en ait M. Donald, l'idée que se font de L._N. Bonaparte les auteurs de langue anglaise est devenue tout particulièrement " formal and conventional " au point que M. Franklin Charles Palm brode sur cette conception, comme sur un canevas obligé, sa *Study of the Rise of an Utopian Dictator*, intitulée *England and Napoléon III*. Simple convention puisqu'il s'agit de l'étude à travers la presse des réactions de l'opinion des deux cotés de la Manche. Son ouvrage met en lumière quelle faveur, sinon quel appui Louis Napoléon trouvait auprès de la City et des milieux dirigeants britanniques, dans l'attente d'une conduite nouvelle des relations diplomatiques et économiques. Le coup d'État en donna la mesure. L'*Economist* l'écrivait : " L'année 1852 qui, il y a une semaine, était considérée par tous comme devant être une année de convulsions, de troubles et de conflits, et par suite une année de déséquilibre commercial, de gêne industrielle et de misère populaire, désormais peut être et probablement sera, une année de paix profonde et de prospérité générale ".

En considérant de Londres le coup d'État, M. Palm le dépouille de tout contenu émotif et montre combien il répondait aux besoins des relations commerciales franco-anglaises. Replacé dans ses perspectives historiques grâce aux efforts des auteurs de langue anglaise, le coup d'État a pu faire en France, l'objet d'une étude de synthèse : *L'échéance de 1852 ou la liquidation de 1848*, (Paris, 1948, in_16°) par Bernard de Vaulx ; exposé assez heureux du développement des événements qui conduisirent au coup d'État, cet ouvrage sans apporter du nouveau met en lumière certains points, comme la rédaction du manifeste électoral du prince Louis Napoléon. Surtout, il était psychologiquement juste de placer le coup d'État dans les perspectives de l'échéance de 1852 et de la peur qu'elle engendrait chez les conservateurs ce dont sut jouer Louis Napoléon.

Par son *Napoléon III et les siens*, publié en 1948, Robert Burnand, qui en 1939 n'osait encore s'adresser qu'aux enfants sur ce thème, nous ramène ouvertement à " l'histoire anecdotique " titre de la collection ou plus exactement falsifiée puisque par exemple il adopte sans broncher la thèse officielle de la décharge partie de la fenêtre. Mais comme il admet que le massacre seul parvint à paralyser par la terreur la résistance, et qu'il fait " aux auteurs du coup d'État l'honneur de croire qu'ils savaient ce qu'ils faisaient et où les menait le chemin qu'ils prenaient ", on s'étonne qu'il ne s'interroge pas sur l'origine de la dite décharge. Simple oubli " dans la ferveur d'un ouvrage dédié à la mémoire de Napoléon III ". Il est vrai que " en matière d'histoire la part est grande aux sentiments et l'erreur la plus coupable est de n'en pas tenir compte ", ce qui équivaut à officialiser le parti-pris.

Pour trouver quelque chose de réellement valable en fait d'ouvrages traitant du coup d'État, il vaut mieux s'adresser à une voix d'outre-tombe qui puisse ramener le lecteur " au temps de Louis-Philippe et de Napoléon III " : à Maxime Du Camp, dont les *Souvenirs d'un demi-siècle* ont été en 1949 retirés de la cassette qui les réservait à la postérité.

Témoignage précieux qui, au chapitre intitulé " Le 2 Décembre " incite à se demander si " deux coups de force n'étaient pas préparés " en compétition avec les orléanistes et les bonapartistes. Le *Memorandum de certaines circonstances se rapportant au coup d'État* écrit par Palmerson est utilisé par Maxime Du Camp pour corroborer ses dires. Quand aux propositions de Louis Napoléon à Broglie et à Guizot, rapportées par l'ancien chef de cabinet de celui-ci à Maxime Du Camp, elles laissent supposer que la première pensée de Louis Napoléon fut pour une opération parlementaire un peu brutale. À en croire Maxime

Du Camp, Louis Napoléon, inquiet sur l'issue définitive, redoutait qu'une tempête ne s'éleva de la houle parisienne. Le jour venu, il voulut même se rendre compte, incognito, de l'attitude de la population, et le résultat de sa promenade aurait été la fusillade inopinée du boulevard. Que penser à ce propos de cette indication : " Des généraux m'ont dit qu'elle fut indispensable " ? Pourtant, la " peur des rouges " dont l'auteur donne un aperçu en retraçant l'accueil anxieux à lui fait par le Préfet de la Manche, n'avait d'égal que l'affolement montré par les républicains bourgeois, tel Madier de Montjau réfugié chez Du Camp en ces jours de décembre.

Mieux vaudrait ne pas même mentionner certaines fantaisies, comme celle commise par M. Laborde-Guise, si la Maison Nathan ne mettait à des milliers d'exemplaires entre les mains des enfants son *Napoléon III* (Paris, 1950, in_16°). Ce mauvais chromo qui juge sa bibliothèque historique, s'efforce de fausser les jeunes esprits : autant donner aux enfants des soldats de plomb.

Un dernier espoir de lire quelque chose de valable pouvait être inspiré par la bonne présentation et le titre *Présence de l'histoire* de la Collection qui a publiée récemment, sous la plume de Pierre Dominique, *Louis Napoléon et le coup d'État du 2 décembre* (Paris, Sfelt, 1951, in_8°). En fait, il y a bien peu à dire d'un ouvrage dont l'histoire scientifique est absente. À moins de dénoncer en lui cette sorte de vulgarisation qui détruit dans l'éducation populaire les efforts des historiens. Son auteur n'a pas su s'en tenir longtemps à sa première intention : l'apologie du complot " un des plus beaux complots de l'histoire ", mené à bien par " le prince des conspirateurs, riche nature aventurière ". En effet, M. Pierre Dominique a eu beau affirmer pour commencer que " le coup d'État est la projection sur la France d'une personnalité de grand conspirateur ", c'est surtout le dégoût qu'inspire l'événement à en lire un récit écrit dans un style entrecoupé, en une langue vulgaire, qui cherche surtout l'effet.

Et pourtant l'apologie était tentante d'un homme qui est dit " singulièrement en avance sur son temps " qui noue vigoureusement le lien qui ne se dénouera plus entre le système consulaire et le national-socialisme que nous avons connu ". L'objectif était clair : exhausser, à la hauteur de la légende napoléonienne, le sadisme hitlérien. Si M. Pierre Dominique y a manqué, c'est la faute à Sedan. Il fallait bien y mettre autant de fidélité historique que possible, mais le puzzle que Pierre Dominique a composé en juxtaposant les traits qu'il a extrait de ses lectures est parfois défailant, comme celui qui lui fait placer en 1830 la promenade des cadavres après la fusillade du boulevard des Capucines, où qui lui fait installer à Nouka-Hîva le lieu de transportation des insurgés de Juin ; ou bien qui lui fait attribuer à Victor Hugo certain manifeste du Comité central des corporations où d'autres avec aussi peu de preuves ont refusé de voir l'expression d'une pensée ouvrière.

Quand même, à travers ce livre, car il faut bien que la vérité transparaisse, la résistance parisienne au coup d'État paraît autrement sérieuse qu'il n'a été dit jusqu'à présent ; et puis cette observation qui rachète beaucoup ce livre : " Ce n'est pas une classe qui s'oppose au coup d'État, mais un parti ".

Que M. Dominique n'a-t-il écrit un manuel pour le prochain coup d'État au lieu de prétendre à faire l'histoire du dernier ! Il aurait pu réserver une place de choix à des conseils comme celui-ci : " d'abord être dans la place " comme il intitule l'un de ses chapitres.

Peut-être une telle entreprise eut-elle coupé court à toute cette littérature sinon engageante, du moins engagée dans la falsification historique et réservé le papier ainsi gâché, les éditeurs ainsi compromis, et la clientèle ainsi trompée à l'honnête chercheur

qui voudra bien enfin se pencher sur les archives encore inexplorées des commissions mixtes pour ressusciter non plus quelque aventure individuelle, mais le drame de tout un peuple.

À cette entreprise, Charles Seignobos, dès 1921, a ouvert la voie par un chapitre du tome VI de *L'Histoire de France* de Lavis. Il borde certaines questions, comme celle de la préparation des républicains, quand il les montre mobilisés pour défendre la constitution violée parce que déjà prêts à en exiger l'application pour 1852 ; ou encore comme celle des limites de la résistance, quand il précise que désorganisés depuis 1849 par la répression dans les régions ouvrières et les grandes villes, les républicains parvinrent seulement à soulever des centres secondaires et par suite souvent ruraux ; et cette observation lui permet de faire le point, sur les allures de " jacquerie " prise par cette résistance. En effet, le gouvernement put d'autant mieux exploiter la panique qu'engendra cette " jacquerie ", d'ailleurs prophétisée par les montagnards pour 1852, que bien avant le coup d'État M. Pouthas le rappelle dans *Democraties et capitalisme* le mot d'ordre des publicistes bonapartistes avait été de dénoncer le danger révolutionnaire, et tout n'était pas au fond inexact dans cette campagne comme permet de le montrer l'affaire de la " Nouvelle Montagne ".

À la suite de ces efforts d'éclaircissements, on eut attendu de M. Marcel Blanchard que son ouvrage *Le Second Empire* (Paris, 1950, in_16°) ne se contenta pas de faire siennes comme son auteur l'écrit " des dispositions d'esprit plus apaisées au regard des périodes de l'histoire à s'être déroulée sous le signe du mot Empire ". M. Marcel Blanchard ne fait nul mystère des sentiments qu'il éprouve pour Louis Napoléon Bonaparte : " curiosité de sympathie pour ce personnage si attachant et si mal connu "...

La présente bibliographie peut paraître faire la part trop belle à " une quantité de petits ouvrages plus ou moins anecdotiques sans valeur " condamnés en ces termes par M. Pouthas cependant les oublier eut empêché de rattacher à leur non négligeable propagande l'origine concrète des susdites " dispositions d'esprit plus apaisées ". Quant au subjectivisme ainsi affiché par M. Marcel Blanchard, il ne joue bien entendu que dans le cadre d'une idéologie conforme à des intérêts tout matériels, à ces Intérêts jadis satisfaits de trouver en " l'homme providentiel " ce bon gérant que fut Napoléon III. M. Marcel Blanchard n'a pas manqué de justifier son " admiration très vive pour le prestigieux et rapide effort d'équipement matériel " de l'Empire. Et s'il s'en prend à la politique extérieure de L. N. Bonaparte, c'est avant tout pour regretter qu'elle ne se soit pas orientée, comme sur l'essentiel, vers l'expansion coloniale, plutôt que " vers la ligne bleue des Vosges... "

Heureusement conséquent dans son point de vue, M. Marcel Blanchard a le mérite de projeter sur la situation créée par le coup d'État une lumière juste dans sa brutalité : " Cette résistance, écrit-il, par les réactions qu'elle appelait et la répression qu'elle déchaîna, reconstitue instantanément l'atmosphère de terreur bourgeoise et paysanne des lendemains de juin 1848. L'opération ourdie et menée à bien avant tout pour éliminer les Burgraves refaisait comme entrée de jeu, le climat du parti de l'ordre. Baptême d'équivoque et dont malgré qu'il en est le nouveau cours napoléonien ne devait jamais parvenir à se laver... ". Comme si l'homme providentiel eut pu échapper aux impératifs de son rôle de bon gérant des intérêts capitalistes, pour ce piètre motif qu'il le devait à une usurpation.

En résumé, l'exemple de M. Marcel Blanchard a l'intérêt de rétablir l'historiographie française, sous le couvert du subjectivisme fait sienne l'idéologie de l'homme providentiel

répandue depuis l'accession de Hitler au pouvoir par des publicistes qu'en raison de l'écho pris par leur propagande, on ne saurait mépriser avant de les avoir dénoncé pour l'influence insidieuse qu'ils exercent, en fin de compte, sur la pensée historique.

INDEX

Mots-clés : Bibliographie, Deux décembre